

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L'Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 4 MARS, 1880.

No. 25.

La Société Laval.

Son histoire.

(Suite.)

Après vous avoir fait assister aux revers qu'eut à subir la Société Laval durant la dernière période, il nous tarde de vous la montrer se redressant de toute la hauteur de sa taille et s'élançant avec une nouvelle vigueur dans le chemin du progrès. Cette ère nouvelle s'ouvre avec l'année 1857 pour se terminer avec l'année 1864. Nous jeterons aujourd'hui un regard rapide sur cette période qui nous offre des travaux remarquables.

Parmi ces travaux, la discussion occupe la première place, c'est aussi la partie la plus attrayante. Ce genre d'exercices se présente ici avec des caractères qui laissent entrevoir un véritable progrès ; la préparation est soignée et la conduite des débats dénote une grande habileté et une entente parfaite du sujet. Étude attentive des moindres documents, jugements impartiaux sur les motifs, les moyens et les résultats des entreprises, considérations sérieuses sur les modes d'administration et les faits les plus importants, telles sont les armes dont les concurrents se servent pour faire réussir leurs causes ; et si tous ne triomphent pas, tous du moins peuvent se rendre le glorieux témoignage d'avoir acquis de précieuses connaissances, et d'avoir été utiles à la Société Laval en l'intéressant. Ce qui montre d'ailleurs combien les membres prenaient intérêt à ces joutes littéraires, c'est que les intervalles des séances n'étaient souvent que de deux ou trois jours, quelques fois même d'une seule journée ; et cependant, chaque fois, la salle d'étude se remplissait d'auditeurs avides de suivre les intéressants débats de leur confrères et d'applaudir à leurs triomphes.

Cet intérêt se conçoit facilement lorsqu'on voit des sujets comme ceux-ci, par exemple, soumis au jugement de la société : Quel est le règne le plus glorieux de la monarchie française ? Lequel de Turenne ou de Condé a été plus grand capitaine ? Quel a été le plus grand gouverneur du Canada ? Quel est le plus grand des deux monarques Charles-Quint et François Ier ? et quelques autres sujets de ce genre. Que de faits im-

portants, que de circonstances intéressantes, que de jugements justes et solides mis au jour par ces travaux qui tous étaient soigneusement préparés. Que de notions utiles sur les périodes les plus intéressantes de l'histoire, périodes dont nous n'avons bien souvent qu'une connaissance très-superficielle. Qu'on nous permette de dire quelques mots sur la première de ces discussions qui nous offre l'exemple d'une des plus belles joutes littéraires dont la Société Laval ait été témoin.

Il s'agissait, comme on l'a vu, de déterminer le règne le plus glorieux de la monarchie française. Clovis apparaît d'abord, jetant au sein de la Gaule conquise par ses armes, les fondements d'une nation qui devait porter si haut l'édifice de sa propre grandeur. Au père des Francs succède le fondateur du Saint-Empire, l'immortel Charlemagne ; dans la lutte qui s'engage entre ces deux princes, Charlemagne triomphe. Alors on lui oppose un autre adversaire dans la personne de Henri IV ; mais en vain fait-on valoir les heureux fruits de ce règne paisible et restaurateur, en vain montre-t-on les droits de la France reconnus par le traité de Vervins, sa prospérité considérablement accrue, grâce au zèle du monarque si heureusement secondé par l'habileté de Sully ; Henri, comme Clovis, doit céder la palme à son illustre ancêtre. Louis XI paraît ensuite ; mais en dépit des sages institutions dont il dote la France et des coups mortels qu'il porte aux têtes sans cesse renaissantes de l'hydre de la féodalité, il doit subir le sort du fondateur de la monarchie franque. Le règne de Louis XIII n'a pas plus de succès : la robe rouge du Cardinal Richelieu ne peut couvrir la gloire du nom de Charlemagne. L'immortel vainqueur de Poitiers pâlit lui-même devant son petit-fils.

Malis voici un dernier et redoutable adversaire. Son front est à peine chargé de six lustres, et déjà il est ceint de la couronne impériale ; il a vu l'Italie entière tomber sous ses coups : du haut des Pyramides quarante siècles ont pu suivre sa marche triomphante à travers les plaines de l'Égypte, et la France déchirée par les dissensions, a salué en lui son sauveur et son maître. Une si grande figure était bien digne de paraître à côté de Charlemagne : aussi la lutte fût-elle

vive et acharnée. Cette fois le vieux Charlemagne dut céder la palme à son redoutable adversaire : le règne de Napoléon fut déclaré le plus glorieux de la monarchie française.

Malgré ce goût prononcé pour les débats littéraires, la tribune ne demeura pourtant pas solitaire durant cette période. Plusieurs orateurs en gravirent tour à tour les degrés et la firent retentir des mâles accents de l'éloquence. Ici, c'est un jeune ami des lettres qui nous entretient sur la littérature canadienne. Après nous avoir fait remonter au berceau de cette littérature, il met en relief les principales phases de son existence, et termine en signalant les principaux moyens d'en agrandir le foyer parmi nous. Là, c'est un philosophe embrassant d'un vaste regard les absurdités philosophiques du XIXème siècle, sondant un par un les profonds abîmes où se sont englouties tant d'intelligences séluites et aveuglées, et enfin renversant les fragiles échafaudages construits à grands frais par les soi-disant philosophes de nos jours, qui se posent avec une audace insensée comme les régénérateurs de la société moderne. Ailleurs un helléniste consommé montre à ses auditeurs les beautés de la langue grecque, les avantages qui peuvent résulter de son étude, et s'efforce d'accroître leur estime, si ce n'est de détruire leurs préjugés, à l'égard d'une langue qui a fourni des accents si sublimes aux poètes de l'ancienne Grèce. Plus loin on rencontre des sujets comme ceux-ci : but et avantages de la colonisation ; éloge de la philosophie ; le protestantisme et ses conséquences, etc. Comme on le voit, tout dans ces travaux est grave et sérieux : l'orateur ne raconte pas, il disserte, il approfondit, il discute. C'était là une tendance dont la Société Laval put se glorifier puisqu'elle produisit des travaux propres à faire honneur à ses aînés.

À part ces deux grands théâtres où peut se déployer l'activité des membres, il est encore un autre genre d'exercice plus humble dans ses apparences, mais non moins fécond dans ses résultats, c'est la déclamation. Depuis l'année 1852 on semblait avoir mis en oubli cette partie si essentielle de l'art oratoire : on s'était attaché au style et à la pensée sans tenir assez compte de ce qui peut donner

au style la force qui lui est propre et à la pensée sa véritable grandeur. Il était réservé à l'époque que nous étudions de faire revivre un genre d'exercices aussi salutaire. Les membres comprenant toute l'importance de la déclamation, s'appliquèrent à développer par de nombreux exercices, un talent si essentiel. Morceaux choisis et préparation soignée, telles étaient les deux conditions exigées du déclamateur, conditions qui, en lui permettant d'intéresser ses auditeurs, le conduisaient plus sûrement au but proposé.

Quelques fois la Société Laval préparait des séances plus solennelles afin de distraire les esprits et de rompre la monotonie de ses travaux. C'est ainsi que le 16 janvier 1859, elle donnait une soirée musicale et littéraire à laquelle assistaient les Messieurs du Grand Séminaire et plusieurs prêtres. Un dialogue déclamé par deux membres, la représentation d'un petit drame, quelques morceaux de musique, tel était le menu de cette petite fête qui contribua beaucoup à attirer à la Société Laval la bienveillance et les sympathies des élèves.

Terminons l'histoire de cette période en signalant un discours anglais sur Godefroy de Bouillon. Malgré l'entière liberté accordée par les règles à la langue de Milton, les membres n'avaient pas encore osé mêler ses accents à ceux de notre belle langue française, lorsque le 3 avril 1864, un fils de la Verte Erin monta à la tribune et retraça dans sa langue maternelle les pieux combats du libérateur du Saint Sépulcre. Nous verrons dans la suite que cette exemple eut quelques imitateurs, bien que la Société Laval n'ait jamais professé de culte spécial pour l'idiome de la bienheureuse Albion.

DISCIPULUS.

(à continuer.)

L'Abaille.

"Forsan et hec olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 4 MARS 1880.

Cours publics.—Lumière électrique.

Si loin que nous remontions dans nos souvenirs d'écoliers, nous avons vu rarement la salle des cours scientifiques aussi bien remplie que jeudi dernier, au cours public donné par Monsieur l'abbé Lafflamme, professeur à la Faculté des Arts. La conférence devait se faire sur la lumière électrique : et l'annonce d'un sujet aussi intéressant avait réuni dans cette salle un auditoire aussi nombreux que distingué.

Résumons si c'est possible le programme de cette leçon de physique.

L'électricité, agent des plus puissants et des plus étudiés de nos jours, a fait

son apparition dans le champ des connaissances humaines 600 ans avant J.-C., époque où Thalès de Milet constata que l'ambre jaune frotté acquerrait la propriété d'attirer les corps légers : telles furent à peu près toutes les connaissances qu'eurent les anciens sur l'électricité. Mais depuis le XVI^{ème} siècle, que de progrès ! Que de succès de Gilbert à Edison en passant par Franklin, Ersted, Ampère et Faraday !

Après quelques mots d'explication sur l'électricité statique, après quelques expériences faites avec les tubes de Geisler et les carreaux magiques, le professeur aborda le cœur même de son sujet : la lumière électrique. Quelle pure clarté se répandit sur l'auditoire, fit pâlir les spectateurs et les jets de gaz quand l'arc jaillit entre les deux charbons sous la puissante impulsion du courant de cinquante éléments Bunsen ! Si jamais le grand problème de la divisibilité économique de la lumière électrique vient à être résolu, nous ne doutons pas que chacun des propriétaires présents ne s'empresse de faire une révérence d'adieu aux compagnies du gaz ; ce sera le jour des machines dynamo-électriques, qui convertissent si admirablement le travail en électricité. Et ce problème, il faut s'y attendre, trouvera sa solution ; nous ne disons pas bientôt, mais peut-être plus vite qu'on ne le pense. À voir le progrès de ce siècle, il est imprudent de douter des succès de l'avenir ; et pour peu que ce progrès se continue, rien ne nous assure que nos savants d'aujourd'hui, ne seront pas des Thalès de Milet pour la génération du vingtième siècle.

Vers la fin de la soirée, le conférencier nous a parlé des découvertes de M. T.-E. Edison au sujet de l'éclairage électrique. Sans appuyer pour ou contre le mérite de ces découvertes, qui sont, paraît-il, assez problématiques, on nous a donné des chiffres qui permettent d'apprécier à sa juste valeur l'économie de l'éclairage électrique Edison. Nous nous permettons de les mettre sous les yeux de nos lecteurs. L'éclairage au gaz coûte en moyenne à peu près 0.82 de centim par bougie et par heure, l'éclairage électrique Edison coûte 0.11 et l'éclairage électrique système Brush ne coûte que 0.05. D'après ces résultats, les inventions Edison se réduiraient à fort peu de chose au point de vue économique et pratique. Ces chiffres ont été obtenus d'après des calculs faits relativement à l'éclairage de salles très-grandes, et il serait imprudent de conclure de là que l'éclairage électrique des appartements ordinaires pourrait se faire dans des conditions également économiques.

Nous ne saurions mieux finir ce compte-rendu qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs l'opinion de M.

Dumoncel sur cette grande question de l'éclairage électrique.

"La question de l'éclairage électrique, dit-il, laisse encore bien des problèmes à résoudre, du moins pour ce qui regarde l'éclairage public ; mais je crois qu'aucun d'eux n'est insoluble, et que d'ici à peu de temps nous assisterons à la transformation au moins partielle de l'éclairage. Rien d'ailleurs en cela ne me paraît justifier les craintes exagérées qu'ont eues pendant quelque temps les détenteurs d'actions des compagnies du gaz, car quand bien même ce mode d'éclairage arriverait à être produit dans des conditions tout à fait pratiques, il faudrait encore bien des années pour qu'il pût se généraliser, et encore il ne pourrait pas toujours être appliqué ; mais comme on sera habitué à une vive lumière, on se trouvera obligé de multiplier les bees de gaz sur les points où on sera forcé de les employer, et la consommation pourra même peut-être dépasser ce qu'elle est aujourd'hui.

"Quoiqu'il en soit de l'avenir de l'éclairage électrique, il n'en est pas moins vrai qu'il est une foule de cas où ce moyen d'éclairage peut être employé dès aujourd'hui dans de bonnes conditions, entre autres pour l'éclairage des grands ateliers, des grands magasins, des travaux de nuit, des gares de bagages aux chemins de fer, des galeries minières, etc. Il est même des applications pour lesquelles nul autre système d'éclairage ne pourrait donner des résultats aussi avantageux et aussi complets. De ce nombre sont les applications aux phares, à la marine, aux opérations militaires, aux projections, au théâtre, aux illuminations publiques, etc. : c'est plus qu'il n'en faut pour justifier l'intérêt qu'on a porté à la lumière électrique depuis les premiers essais qu'on en a faits...

"L'éclairage électrique produit peu de chaleur, pas d'explosion, ni d'incendies ; il n'altère pas comme le gaz, les dorures et les décorations...

"Nous croyons que si la solution du problème de l'éclairage électrique n'est pas encore complète, il s'est produit, dans ces derniers temps, de réels progrès, qui, étant sagement étudiés, pourront conduire à des résultats tout à fait satisfaisants."

Cette opinion que M. Dumoncel énonçait l'année dernière, n'a pas dû être sensiblement modifiée depuis, en dépit des découvertes à sensation de M. Edison.

Trop de générosité.

L'Abaille n'a écouté que son cœur quand, dans son dernier numéro, elle disait que certaines villes avaient souscrit 5,000,000, et le *Herald* 1,000,000 de piastres pour les victimes de la famine en Irlande. Il faut retrancher un zéro à

ces nombres pour avoir la vérité. Ces fautes ainsi que beaucoup d'autres ont échappé à notre correcteur d'épreuves, qui, la semaine dernière, était tout particulièrement occupé et par suite passablement distrait.

Nouvelles locales.

Société St-François de Sales.—Nous avons eu à la dernière séance une discussion fort vive sur l'annexion, où MM. E. Taschereau, P. Corriveau, H. Defoy et A. Jodoin ont fait de fort bons et fort solides discours. Parmi ces orateurs, le dernier nous semble digne d'une mention spéciale. M. Jodoin est un argumentateur des plus serrés, qui va droit aux idées et aux faits. Comme chez tous les improvisateurs, ses arguments n'ont pas tous de brillants habits, mais ce sont de solides gaillards qui se battent bien et connaissent l'art d'enfoncer un bataillon et d'investir une redoute.

Société Laval.—Le concours pour le prix Taschereau se continue. Dimanche, M. A. Gosselin a prononcé un discours éloquent où il nous a montré la vie morale, sociale et matérielle du Canada depuis son origine jusqu'à nos jours, avec les magnifiques conclusions qu'on en peut tirer pour l'avenir de notre beau et jeune pays.

Bibliographie.

Le dernier numéro de la Revue de Montréal que nous avons reçu la semaine dernière, contenait les articles suivants :

Février, sonnet ; L.-H. Fréchette.

De la monnaie et des banques ; Bonamy Price.

Une rencontre fortuite ; W. D. Howells.

Réponse à un toast, sonnet ; J.-A. Poisson.

Jacques Marquette ; P. Brucker.

Les canadiens de l'ouest ; P. C.

Une mère au berceau de sa fille ; Ernest Marc.

Une installation au bailliage de Montréal en 1690 ; B. Fournier.

Edition des œuvres complètes de St Thomas d'Aquin.

Bibliographie. *L'Anglicisme, voilà l'ennemi* par J.-P. Tardivel ; L'abbé Chandonnet.

Leonine Society.

Si je ne croyais forcer la comparaison, je dirais que, cette société m'a fait penser jusqu'ici aux premières années de notre existence, dont les moments passent sans bruit et pour ainsi dire inutilement. Toutefois, ne l'oublions pas, cette paisible tranquillité n'exclut pas un but réel,

pas plus que l'apparente inutilité de notre enfance ; et, en philosophant un peu, on y lira la vérité de ce vieux proverbe : " Qui part doucement va loin."

Il ne faut pas dire pourtant qu'elle soit demeurée dans une inactivité absolue. Car, outre la production d'une constitution qui lui assure à jamais ses titres à l'existence, elle a été honorée il y a quelques temps d'un travail méritoire sur la littérature anglaise, composé par M. M. Brophy, élève de rhétorique. C'était pour l'orateur un premier essai, un premier effort ; ce fut aussi une première couronne pour la Société. Après cela, peut-être pour ne pas faire violence à ses jeunes années, la Société crut prudent de se retirer quelques temps dans le silence.

Certes, ce silence, cette retraite paisible n'ont pas été les délices de Capoue. Car, si l'on en juge par le nouveau travail de jeudi dernier, l'ardeur et le courage régnaient encore au milieu de ses rangs. L'amour de la langue anglaise, joint au légitime désir de stimuler par son exemple le zèle de la Société Léonine, voilà sans doute ce qui a porté M. le Président de la Société Laval à nous parler anglais jeudi dernier. Il nous a entretenu de Napoléon Ier. La vie de ce grand conquérant, qui fut d'un si grand poids dans la balance des destinées de l'Europe, sa conduite religieuse et politique sont connues de tous ; mais des faits aussi éclatants, ne perdent rien à être racontés souvent, et puis, n'était-il pas piquant de voir son éloge prononcé dans la langue de Wellington. M. Verret parle la langue anglaise avec aisance et habileté : encore quelques exercices et ce sera parfait.

Cette preuve de bonne volonté et de dévouement ne manquera certainement pas de trouver de nombreux imitateurs : c'est notre souhait.

Les élections ont eu lieu après le discours. M. Miles Duffa été élu président ; M. J. Bauset, vice-président, et M. M. Brophy, secrétaire.

Eriu go bragh !

Nos confrères irlandais du Petit Séminaire se préparent à célébrer aussi solennellement que par le passé la fête de leur glorieux patron, St-Patrick.

Nous n'avons pas oublié la magnifique soirée qu'ils nous donnèrent l'année dernière à cette occasion. L'éloquence, la musique, tout fut mis à contribution pour louer l'Irlande et faire ressortir la gloire de ses enfants.

Cette année, les malheurs qui ont frappé ce malheureux pays, ont trouvé un fidèle écho dans les cœurs de tous ses enfants, éparpillés aux quatre coins du monde. A Québec, il n'y aura pas, paraît-il, de fête publique. On fera mieux,

on enverra de l'autre côté de l'Océan, aux malheureux qui meurent de faim, six ou sept mille dollars. Cependant nos amis irlandais du Petit Séminaire, ne pouvant se faire à l'idée de laisser passer pour ainsi dire incognito ce beau jour, se sont organisés en comité, et ont élu pour président M. M. Duff, et pour secrétaire, M. P. Duff.

L'habileté, l'énergie infatigable déployées l'année dernière par M. M. Duff, nous sont une garantie certaine du succès qui couronnera les patriotiques efforts de nos amis.

Problèmes.

L'Abelle, il y a plusieurs mois, posait à ses jeunes amis certaines questions que leur trop grande modestie a laissées sans réponse. Nous rappellerons entre autres celle où elle demandait s'il était possible qu'un bateau quelconque allant sur l'eau ou sur la glace marchât plus vite que le vent qui le faisait avancer.

Aujourd'hui, au moment où ses amis de la Physique sont perdus dans la contemplation de sphères célestes et de leurs admirables mouvements, elle leur demandera ou commencera le jour, en quel endroit de la terre est commencé aujourd'hui ?

L'honneur Satisfait.

L'express allait quitter la gare de C... (Allemagne).

Un jeune prêtre avait pris place dans un compartiment de premières ; il était seul, quand un voyageur se présenta à la portière, et, semblant avoir trouvé ce qu'il cherchait, lui demanda la permission de faire route avec lui.

— Soyez le bienvenu, monsieur lui dit le prêtre.

Quelques secondes plus tard, le train partait.

L'inconnu semblait se recueillir.

Le prêtre eut le temps de l'examiner. C'était un homme à figure énergique, dont les traits amaigris dévoilaient un profond chagrin ; une vieillisse prématurée avait creusé des rides sur son front et blanchi presque tous ses cheveux. L'abbé Z... se demandait encore qui pouvait être son compagnon de voyage, quand celui-ci, rompant avec effort le silence :

— Monsieur, vous êtes prêtre, et votre cœur ne saurait se fermer à un malheureux.

— Parlez, monsieur, avec la grâce de Dieu je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous obliger.

L'inconnu reprit :

— Il y a vingt ans, je terminais mes études de docteur en médecine dans la ville de B..., où nous nous rendons.

J'avais entrepris de soigner un de mes amis, étudiant comme moi, qui rongait un mal terrible. Malgré tous mes efforts, la maladie faisait des progrès de jour en jour ; désespérée, la mère de cet ami

appelle auprès de son fils un jeune docteur en renom. Au premier examen, il reconnaît qu'il y a eu erreur jusqu'à présent sur l'état du malade, et que le traitement suivi jusqu'à présent est absolument l'opposé du véritable traitement à suivre, et dans un moment de vivacité, il s'écrie, devant témoins, que le médecin qui l'a précédé auprès de ce malade ne peut être qu'un maladroit.

Le propos, recueilli par une bouche indiscrette, fit du chemin et revint jusqu'à moi. Mon orgueil fut profondément blessé de cette parole; je jurai que, si elle n'était pas retirée, je demanderais une réparation par les armes. J'étais alors imbu des faux principes que tant de jeunes gens partagent sur le duel et sur le point d'honneur.

J'allai trouver le pauvre docteur, que j'accusai d'avoir terni ma réputation; je prétendais qu'il eût à retirer sa parole ou à accepter un duel avec moi.

Le jeune docteur fut charmant; il employa à mon égard tous les procédés que suggère une exquise politesse; il m'affirma qu'il n'avait nullement voulu me blesser par ses paroles, mais que, comme elles étaient vraies, il lui était impossible de les retirer.

Je sortis exaspéré. Quelques heures plus tard, je lui envoyai mes témoins.

Le jeune docteur ne se crut point permis de refuser une rencontre; on fixa, comme lieu du rendez-vous, un bois voisin de la ville; nous devions nous y trouver le lendemain de grand matin.

Le soir, en proie à une sombre colère, j'étais retiré dans ma chambre, ne songeant qu'à mon combat du lendemain; tout à coup, la porte s'ouvre, une jeune dame voilée pénètre dans ma chambre et vient se jeter à mes genoux.

— Monsieur, dit-elle, je suis la femme du docteur que vous avez provoqué pour demain, je viens vous supplier d'avoir pitié de moi et de mes enfants. Oubliez un instant de vivacité, et pardonnez à mon mari comme vous voudriez que Dieu vous pardonnât au jour du jugement.

La vue de cette femme éplorée me fit tout d'abord une grande impression. J'hésitai, le spectacle de ses désolations m'attendrissait; mais bientôt mon orgueil reprit le dessus, mon incroyable vanité me rendait cruel;

— Madame, répondis-je, que votre mari retire le propos qu'il a tenu à mon égard ou qu'il se batte.

— Oh! monsieur, je vous en supplie! gémit l'épouse du docteur. Et elle tomba évanouie.

Mes deux témoins, qui entraient dans ce moment, m'aiderent à rappeler à elle la pauvre femme, et l'un d'eux la reconduisit chez elle.

Pour moi je ne voulais plus rien entendre.

Le lendemain, à l'heure fixée, je me rendis, avec mes témoins, à l'endroit désigné; le docteur y était déjà. On arma deux pistolets, les témoins comptèrent quinze pas, et sans sourciller, je visai le docteur. Au commandement de :

Feu! un seul coup retentit: j'avais tiré seul. Le docteur tourbillonna sur lui-même. En même temps, un cri aigu et déchirant partit d'un taillis voisin; la femme du docteur s'élança et reçut son mari dans ses bras. Il était frappé au cœur. Les témoins s'empressent autour de lui; il balbutie:

— O ma pauvre femme! mes pauvres enfants! Et il expira.

Sa femme tourna la tête; dans ses yeux, il n'y avait plus une larme; elle me regarda, j'eus pour elle:

— Monsieur! dit-elle, vous avez tué mon mari, je ne tarderai pas à le suivre dans la tombe; vous avez fait trois orphelins. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous pardonne. Et elle tomba évanouie.

On emporta sur le même brancard le cadavre du mari et le corps insensible de l'épouse.

J'étais atterré; j'errai comme un fou toute la journée; le sang répandu m'étouffait. Je n'osais pas prier. Et quand le lendemain j'appris que la femme du docteur n'était pas revenue à elle et qu'elle avait suivi son mari au tombeau, je fus tellement bouleversé que mes amis craignirent un instant que je ne perdisse la raison. Les malheureux, en place de chercher à guérir mon âme par la pénitence, voulurent me faire trouver l'oubli dans la débauche et les plaisirs:

— Il t'a offensé, disaient-ils, tu l'as tué, c'est tout naturel; oublie cela et ne songe qu'à ton avenir.

Huit jours après, suivant leur conseil, je m'embarquai pour l'Amérique, afin d'exercer ma profession, sans même songer que, par mon crime, je laissais en Allemagne trois orphelins, un enfant de cinq ans et deux jumeaux de dix mois.

Pendant vingt ans, j'ai travaillé; je suis devenu riche, fort riche; mais le souvenir du sang innocent que j'ai versé m'a suivi partout.

Enfin, je me suis adressé à un prêtre catholique, qui a déjà reçu l'aveu de mes fautes, et il m'a dit de rechercher les fils de mes victimes, afin de réparer, en quelque manière, le mal que je leur ai fait.

Je viens donc vous prier, monsieur l'abbé, de guider mes pas et mes recherches.

Le jeune prêtre avait écouté ce récit avec une grande attention. Plusieurs fois il avait arrêté sur ses lèvres des paroles qu'il allait prononcer; il était pâle et très-ému; Il regarda son interlocuteur et se préparait à lui répondre, lorsqu'il ajouta:

— N'est-ce pas, monsieur, que je ne mérito pas de pardon et que je ne serai pas pardonné?

Il achevait à peine ces mots, quand le train s'arrêta. On était arrivé à B...

Le prêtre, toujours très-pâle, aida son compagnon à descendre. Celui-ci chancelait.

— Rassurez-vous, lui dit le prêtre, je connais ceux que vous cherchez, ce sont de bons catholiques; nul doute qu'ils ne vous pardonnent.

Pendant ce temps, deux beaux adolescents s'étaient précipités vers le jeune prêtre; en l'embrassant, ils s'aperçurent de son extrême pâleur.

— Seriez-vous donc malade, cher frère, lui dit l'un d'eux:

— Oh! non, répondit-il, seulement fatigué. Saluez monsieur, il nous fait l'honneur d'accepter notre hospitalité.

L'étranger jeta au jeune prêtre un regard de reconnaissance:

— C'est trop de bonté, monsieur, lui dit-il; je ne saurai vraiment comment vous témoigner ma reconnaissance.

Et, appuyé sur le bras du prêtre, il se trainait plutôt qu'il n'avancait dans cette ville où tout semblait lui rappeler un pénible souvenir.

Au détour d'une rue, son regard s'arrêta sur une maison; il faillit tomber.

— C'est là qu'il restait! fit-il tout bas à l'oreille du prêtre.

Celui-ci arriva bientôt à sa demeure; il fit entrer dans un salon son compagnon de route et se retira un instant avec ses frères.

Sur ces entrefaites, un domestique entra au salon:

— Dites-moi, s'il vous plaît, dit l'étranger, chez qui j'ai l'honneur de me trouver?

— Chez l'abbé H..., répondit le domestique.

Et il vit pâlir son interlocuteur, qui reprit:

— M. H... a-t-il encore son père?

— Non, répondit le domestique. Il est mort dans un duel, alors que M. l'abbé était encore bien jeune.

A cet instant, le jeune prêtre entra avec ses frères.

Le visiteur, cachant son visage entre ses mains, se jeta à genoux:

— Que faites-vous donc, monsieur? dit le jeune prêtre.

— Je suis le meurtrier de votre père; pardonnez-moi.

— Monsieur, relevez-vous, il y a longtemps que nous avons pardonné; dès les premiers mots que vous m'avez adressés, je vous avais reconnu; c'est pour cela que j'étais heureux de vous recevoir; oubliez le passé et ne songez qu'à remercier Dieu de votre conversion.

L'étranger se releva et, après avoir baisé les mains de l'abbé H... et de ses frères, il alla sonner à la porte d'un couvent de la ville; c'est là que vous le voyez encore aujourd'hui.

Il ne rencontre jamais un étudiant sans lui dire:

— Monsieur, ayez horreur du duel; ne vous battez jamais en duel!

Et puis il raconte sa lamentable histoire.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abelle.

Agents: à la petite salle, M. P. Ruel; chez les externes, MM. E. Lamontagne et S. Jolicœur; à Nicolet, M. F. Cormier; à Ste. Thérèse, M. T. Lord; à Rimouski, M. A. Gagnon.